

## Heidi, une valeur suisse qui rapporte

*La petite sauvageonne créée par Johanna Spyri en 1882 fait aujourd'hui le beurre du cinéma suisse avec un film populaire et de qualité*

Dans les périodes troublées, les peuples tendent à se replier sur leur folklore. Le Heimatfilm, ce cinéma patriotard contre lequel, dans les années 60, se sont élevés les hérauts du nouveau cinéma, effectue un retour en fanfare. Les chiffres parlent. Sorti en octobre, *Une Cloche pour Ursli*, adaptation ripolinée d'une fable enfantine, a enregistré plus de 389 000 entrées en Suisse. Quant à *Heidi*, sur les écrans depuis la mi-décembre, il se positionne comme le plus grand succès suisse à l'international avec plus de 1,5 million d'entrées en Allemagne, Autriche et Suisse alémanique... Une cinquantaine de pays l'auraient déjà acheté.

Emblème universel d'une Suisse pure et pastorale, *Heidi* est adulée de Hollywood (la version d'Allan Dwan avec Shirley Temple, 1937) à Tokyo (*Heidi, Girl of the Alps*, d'Isao Takahata, 1974). Elle a inspiré une flopée d'adaptations cinématographiques et télévisuelles – dont l'aggiornamento de Markus Imboden (2001) qui emmène la fillette du côté des squats berlinois.

Ebranlé par la naïserie puérile et l'esthétique ballenbergienne d'*Ursli*, qui compense la ténuité du texte originel en rajoutant des péripéties ineptes, *Heidi* faisait craindre le pire. Bonne surprise: la mouture 2015 s'avère émouvante et bien faite. Alain Gsponer, un cinéaste zurichois capable de passer du monde de l'enfance (*Das Kleine Gespenst*) au registre politique (*Akte Grüninger*), avait déjà abordé Heidi dans un court-métrage d'animation en 1999. Faut-il croire que le thème lui parle.

### Le mal du pays

Heidi, la petite orpheline, est confiée à son grand-père, un berger bourru qui traite ses chèvres au fond des Grisons. La fillette apprivoise le vieil ours chenu et coule des jours heureux auprès de Peter le chevrier. Mais sa tante la place dans une riche famille de Francfort. Elle y apprend tant bien que mal les bonnes manières, l'usage de la cuillère à soupe et l'alphabet. Elle y noue une vive amitié avec Clara, la petite paralytique.

Mais, exilée dans la ville, Heidi a le mal du pays. Avec Clara, elle organise une fugue jusqu'au clocher de la ville: juchée au sommet, elle espère voir au loin les montagnes. Le mal du pays la ronge. Elle s'étiole. On croit qu'il y a un fantôme dans la maison: c'est elle, livide qui, la nuit venue, se déplace en somnambule, ouvre la porte d'entrée et se tourne vers le sud. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. On la renvoie dans les Grisons où elle reprend des forces. Clara lui rend visite et un jour, miracle des cimes, elle se remet à marcher.

### Chèvres et papillon

Le réalisateur a une approche modeste d'un livre, publié en 1882, qui a encore du suc à donner. Il ne se croit pas plus malin que Johanna Spyri. Il respecte la trame dramatique, gomme quelques bons sentiments, la ferveur patriotique et les leçons de catéchisme, pour exalter la beauté de la nature et l'amitié. Il soigne les personnages de femmes, notamment celui de la grand-mère de Clara, qui perçoit la vive intelligence de la sauvageonne illettrée. Il troque un élément mélodramatique, la chute dans le ravin qui oblige Clara à se lever et à marcher contre une idée légère: c'est un papillon posé sur le pied nu de la fillette qui rend vie à ses jambes fanées.

Succédant à Jason Robards ou Max Von Sydow, Bruno Ganz incarne le grand-père. Pas facile de camper un vieux sarment grincheux dissimulant des trésors de tendresse sans être ridicule: le grand comédien s'acquitte à merveille de ce rôle casse-gueule. Brunette

.../...

.../...

vive et rieuse, la langue bien pendue et le regard sombre, la petite Anuk Steffen qui tient le rôle-titre est adorable. Elle fait la paire avec Clara, blonde et diaphane. Peter est un gosse buté, les chèvres sont capricantes à souhait et les neiges immaculées.

Le roman de Johanna Spyri recèle une vraie valeur littéraire, fonde une mythologie et donne un visage au Heimweh. L'adaptation d'Alain Gsponer dégage une indéniable émotion et relève moins du Heimatfilm que de l'hymne à la liberté.

*par Antoine Duplan*  
( Le Temps - mardi 2 février 2016 )

<https://www.letemps.ch>

## **Heidi, retour à la case grison**

*Enième resucée des aventures alpestres de l'orpheline suisse allemande,  
avec Bruno Ganz en papy bourru.*

"Il est difficile de faire répéter un troupeau de chèvres", confie le réalisateur de Heidi, l'inusable héroïne schwyzerdütsch aux millions de fans à travers le monde. Mon Dieu, on veut bien le croire, ça doit être une foutue galère, même avec des chèvres suisses. Alain Gsponer dit encore qu'*Heidi* a été souvent galvaudée et je me suis demandé s'il était vraiment nécessaire de faire un nouveau film".

Mon Dieu, on veut bien le croire encore, tant cette adaptation du cultissime roman-drame social de Johanna Spyri publié en 1880 n'apporte rien de bien neuf à la triste histoire de cette orpheline, avec son ami Pierre, le chevrier analphabète, la vilaine tante qui s'en débarrasse dans le chalet du papy bourru (le magnifique Bruno Ganz, à l'économie), la nature si belle alors que la ville, c'est pourri, la petite Clara dans son fauteuil roulant avec son atroce gouvernante et son éducation à l'opposé de Montessori, si tu me suis sur les chemins escarpés des Alpes où a été tourné le film. Pas le vrai village de Maienfeld, où est nichée la maison de la vraie Heidi (sans doute Amalia Just, une petite fille que Johanna Spyri avait croisée entre deux cures) et aujourd'hui lieu de culte pour tous les Heidifans : le Heidichemin, la Heidichambre, et la palanquée de Heidimaniaques qui se ruent sur les Heiditirebouchons à la Heidiboutique (on l'a fait). Bref, le film a été tourné dans un proche village où, pour en finir avec le pitch, Heidi, après avoir effectué son purgatoire à Francfort avec la gentillesse et la bonne humeur qu'on lui sait, retournera et retrouvera son papy bourru, qui n'est plus si bourru que ça, vu qu'elle l'a amadoué, etc.

Beaux paysages, belle petite fille brune (pas le même genre que Shirley Temple qui a incarné l'orpheline la première, en 1937, suivie par la version de Comencini, en 1952, puis les dessins animés japonais des années 70 et pas mal de miniséries par là-dessus), c'est beau, y a pas à dire. Ce qui est fort dommage, c'est que nous n'avons eu accès qu'à la version française, et non à la version originale en dialecte grison, fort chatoyant. Enfin, l'affaire devrait remplir son office minimal : combler les fans et ajouter une petite pierre au mythe Heidi, traduit en 50 langues et édité à 50 millions d'exemplaires. Le film ayant

déjà battu *Star Wars* en Suisse depuis sa sortie début décembre, on peut en conclure que c'était forcément une bonne idée.

par Emmanuèle Peyret  
( Libération - mardi 9 février 2016 )

<http://www.liberation.fr>

.../...

.../...

## L'avis de Stéphanie Ayache

*Depuis 1880, date de parution du premier roman suisse d'Heidi, l'histoire de cette orpheline a traversé toutes les générations et épuisé tous les genres : du dessin animé au film muet en passant par la bande-dessinée, tous maintes fois revisités. Voici donc un nouveau long métrage sur la petite fille des montagnes qui s'inscrit dans la lignée des remakes actuels, tels que Belle et Sébastien.*

Adaptation des deux premiers romans de Johanna Spyri, cette version suisse-allemande réalisée par Alain Gsponer reste très traditionnelle. Les petits fans d'Heidi seront ainsi ravis de retrouver son univers aussi fidèlement transposé à l'image, de découvrir en "vrai" l'héroïne de leur dessin animé du matin, de partager son aventure, ou de contempler ces jolis paysages montagneux peuplés de petites chèvres.

Le problème, c'est que l'histoire (que l'on connaît par cœur) n'est franchement pas très gaie. On pouvait s'attendre à la redécouvrir sous un angle différent, voire même revisitée ou modernisée afin de la rendre plus attractive, mais ce n'est pas le cas. Pour apprécier le film, il faut déjà être conscient de cela et que ce ne soit pas rédhibitoire.

En effet, tel que dans le roman, tout est un peu austère : la cabane du grand-père n'est pas ce que l'on peut qualifier d'accueillante, le petit Peter non plus. Et que dire de la rigide Mademoiselle Rottenmeier ou de ce luxueux et si sombre hôtel particulier qui s'apparente à une prison dorée ! De même, la lumière du film est assez terne.

Que ce soit à la ville ou dans les montagnes, on perçoit souvent des nuages, un ciel menaçant ou le vent dans les feuillages. On en a même presque froid pour cette petite fille constamment en nuisette, bras et pieds nus (ce qui n'est d'ailleurs pas toujours très réaliste). Quant aux comédiens, à l'instar des personnages qu'ils interprètent, ils ont presque tous un faciès assez rude ou stricte. Exception faite pour la ravissante petite comédienne (Anuk Steffen) qui interprète le rôle principal à merveille et dont le sourire irradie l'écran, mais qui ne parvient pas, à elle seule, à renverser l'ambiance générale.

Alors certes, tout cela est inhérent à l'histoire, mais la réalisation est excessivement "studieuse" ou classique, quoique techniquement réussie. Le côté mélodramatique est par ailleurs un peu trop poussé, notamment à travers le maquillage des paysans couverts de suie, leur saleté, le misérabilisme, l'état dans lequel Heidi voyage jusqu'à la ville (sans chaussures)... A tel point qu'on se demande par moments s'il s'agit de Cosette ou d'Heidi. Heureusement, il y a bien quelques scènes plus joyeuses que le reste, notamment dans la dernière partie du film : il y a ici et là des rires d'enfants qui se roulent dans l'herbe ou le foin, des instants de tendre complicité entre la jeune fille et son grand-père ; et même des séquences d'émotion (qui s'appuient cependant sur des ressorts faciles et attendus).

Néanmoins, on ne peut s'empêcher de penser que le film aurait été plus réjouissant s'il avait été parsemé d'un peu plus de moments de gaieté ou de légèreté pour la petite Heidi. Quelques pauses plus prononcées entre toutes ses souffrances auraient sûrement permis d'alléger l'atmosphère pesante. Une autre solution aurait pu être, à l'inverse,

d'abrégé légèrement les épisodes tristes qui s'étaient à loisir, ou de nous en épargner certains, sans pour autant changer l'histoire. Enfin, s'agissant d'un film pour enfant, et donc principalement regardé en version française, on s'étonne que le doublage n'ait pas été plus soigné : le grand père est souvent inaudible tant il parle curieusement – cela s'explique par le fait que Bruno Ganz assure lui-même son propre doublage, mais on ne peut pas dire que ce soit une riche idée – et la plupart des autres personnages manquent d'âme dans leur interprétation.

Au final, si les amateurs d'Heidi seront certainement séduits par cette version fidèle et appliquée des aventures de leur petite héroïne, ils pourraient tout autant être ennuyés par le fait de ne rien découvrir de plus que ce qu'ils savent déjà, et trouver le temps un peu long dans cette version de près de deux heures...

par Stéphanie Ayache  
lundi 8 février 2016

<http://www.leblogducinema.com>

.../...

.../...

## **Bruno Ganz, l'acteur qui sait traire une chèvre**

*Le géant zurichois oxygène le conte de Heidi.  
Et entre autres, confirme que les tétons de bique se manient plus aisément  
que ceux d'une vache.*

En costume et baskets noirs, Bruno Ganz traîne dans ce cinéma lausannois un air ombrageux de prince ténébreux de l'art dramatique. Piégé par une superproduction cinématographique, un Heidi taillé pour conquérir le monde avec la bénédiction des studios Disney, l'austère septuagénaire est sorti de sa tanière. Sacré monument, il pourrait paraître arrogant. Mais soudain, il se déride quand sa jeune partenaire Anuk lui saute sur le ventre. D'un sourire, la gamine a croqué un monstre sacré plus légendaire encore au-delà des frontières que dans ses montagnes natales. Et dans l'instant explose ce charisme irrésistible qu'il décrit pudique, comme "un truc de magie sans doute".

### **Jouer le grand-père bourru de Heidi, c'était pour les enfants ?**

Ah non ! Comme pour n'importe quel travail, je ne préoccupe pas du public. Jouer la comédie n'est jamais ordinaire et en même temps, ça le devient. C'est difficile à expliquer, et quand j'essaie de trouver des termes simples, ça le devient encore plus ! Disons que je vais trouver en moi des éléments différents de la normalité.

**Quand vous volez sur les ailes du désir avec Wim Wenders, creusez l'éternité et un jour pour Theo Angelopoulos, ou même vivez comme il y a un siècle dans un alpage pour Heidi, que ramenez-vous sur terre, "en plaine" ?**

Déjà, ce n'était que pour quelques semaines. Et que la moitié de la journée, de 8 heures du matin jusqu'à ce que la lumière disparaisse. Puis je me retransforme en une personne privée, Bruno Ganz. C'est le mystère du comédien : certains sont doués pour cette opération, d'autres pas.

**Au-delà du don, vous vous souciez beaucoup de préparation. Pourquoi ce perfectionnisme maniaque ?**

Pour *Heidi*, j'ai appris les gestes des paysans d'un autre siècle, comment manier les outils, etc. Ça me donne une sécurité précieuse et surtout, des indices. Je m'approche d'une chèvre, je commence à la traire: physiquement, il se passe un truc dans ce local

froid, étroit et sombre. Soudain, je comprends un peu le quotidien de ces gens, vers 1880, à l'époque où a écrit la romancière Johanna Spyri. Même si au final, l'imagination prime toujours.

### **Etait-ce votre première traite?**

J'avais déjà traité des vaches, dans la campagne zurichoise, avec mes oncles. J'étais le gamin de la ville et ils m'ont initié à tout ça. Et c'est dur, pour les petites mains d'un enfant. Il faut de la force pour tirer le lait. Les tétons de la chèvre, plus courts et souples, sont plus faciles à manipuler entre le pouce et l'index (ndlr: minutieuse démonstration de la gestuelle).

### **Quand avez-vous découvert Heidi ?**

J'ai vu petit, l'adaptation de Luigi Comencini, de 1952, avec une fille fabuleuse, Elsbeth Sigmund, qui après un deuxième *Heidi* raté, est devenue institutrice. Le monde du cinéma n'était pas pour elle.

### **Mais vous, à 20 ans, vous partez à Berlin, avec la vocation, sûr de vous.**

A 16-18 ans, une intime conviction s'est forgée à l'intérieur de moi. Mais quand je dis "je savais", en fait... il me restait surtout à persuader les autres que j'étais cet acteur! Et leur faire comprendre, c'est devenu mon boulot quotidien. J'étais si timide à mes débuts... il m'a fallu surmonter cette angoisse et j'ai osé, j'ai fait du théâtre. Car c'était mon seul désir: monter sur scène et jouer. Oui, jouer.

.../...

.../...

### **Jouer, comme un enfant ?**

Mais non, comme un acteur qui joue ! Longtemps, le théâtre a été tout pour moi. Car le monde du cinéma, de par mon milieu, mon éducation, semblait inaccessible. Finalement, j'y ai touché plus tard, quand Wim Wenders m'a approché en 1977. Là, nous nous sommes reconnus, enfin...

### **Que vous ont enseigné les Herzog, Rohmer, Coppola et tant d'autres?**

Quelle liste, c'est vrai. Si différents et pourtant, tous donnent envie de travailler. Et puis, des règles existent, identiques quelles que soient les conditions. Même pour les Américains, avec leurs tournages comme une armée sur un champ de bataille! Au début, tout le monde est viré, ne restent que le cinéaste et les acteurs. Alors seulement, la scène se discute dans son potentiel, se cristallise. C'est le moment essentiel, intime, tendre et fragile, de la création. Comme une plante qui éclôt. Bon, après... il faut sortir son dialogue au bon moment, au bon endroit.

### **Cette technique permet-elle d'aller vers des rôles tels qu'Hitler que vous incarniez dans *La chute* ?**

Non, l'expérience permet l'apprentissage mais n'influe guère sur les choix. Tout part du scénario... Cela m'intéresse-t-il vraiment de tourner Hitler en Allemagne ? Les problèmes s'esquissent immédiatement. Mais on y va, car la lecture a réveillé une intuition assez forte pour la suivre.

### **Même au prix de quelques cauchemars?**

Tous mes collègues le disent : à la fin d'un film, d'une tournée, l'acteur tombe dans un trou. Après avoir mis tant d'intensité, tant d'engagement dans le travail, il se découvre tout à coup, d'un jour à l'autre, face à plus rien. Le trou. Cette béance peut vous garder plus ou moins longtemps, suivant la nature de ce que vous avez donné. Certains rôles ne laissent quasi pas de traces, d'autres restent douloureux. Il faut s'en libérer.

**A priori, jouer le grand-père de Heidi semblerait facile, surtout pour un comédien de votre gabarit. Vrai?**

J'ai vu un potentiel dans cette histoire, car tout n'est pas révélé au premier plan. Ainsi de l'existence de ce grand-père avant la visite de Heidi. Sa vie est tissée de rumeurs villageoises, d'incidents mystérieux, elle suscite des commentaires violents. En réaction, il a décidé de se retirer du monde, il a rompu le contact avec les gens. Puis cette enfant arrive. Et ce n'est pas n'importe qui, la fille de son sang. Pourtant, il la rejette avec une véhémence énorme mais Heidi va détruire ce mur qu'il a bâti entre lui et les hommes. Je suis parti de là. Le reste, pfff... Je ne peux pas me permettre de laisser creuser des trous dans mon mur à moi !

*par Cécile Lecoultré*  
( La Tribune de Genève – samedi 6 février 2016 )

<http://www.tdg.ch>